

# Extinction

d'après **Thomas Bernhard**

réalisation **Blandine Masson et Alain Françon**

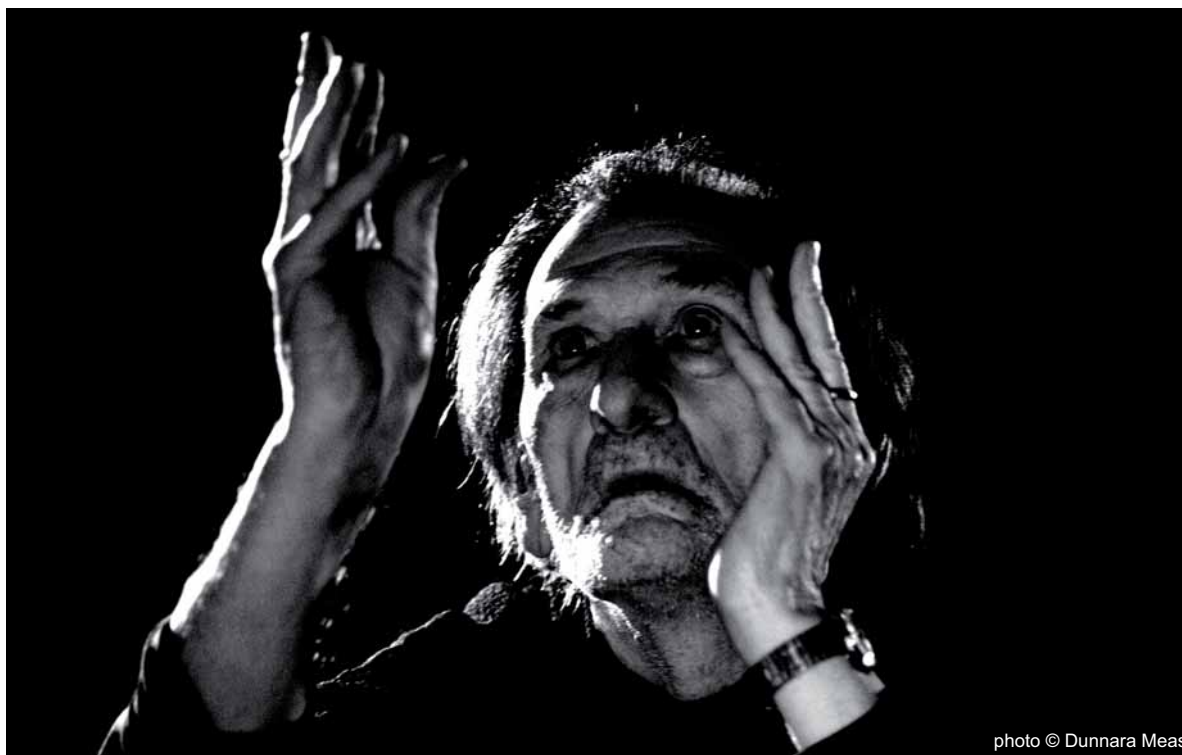


photo © Dunnara Meas

mar 18.10 19h  
mer 19.10 20h30

**durée : 1h20**  
tarifs (hors abonnement)  
de 11,50 € à 24 €  
location - réservation 04 67 99 25 00

les 18 et 19 octobre 2011 / Théâtre de Grammont



**SAISON 11.12**

# Extinction

d'après **Thomas Bernhard**

adaptation **Jean Torrent**  
réalisation **Blandine Masson** et **Alain Françon**  
avec l'aimable autorisation de **Peter Fabjan**

avec

**Serge Merlin**

Cette lecture a été créée par France Culture le 6 avril 2009 au Théâtre National de la Colline

Le roman Extinction, traduit de l'allemand par Gilberte Lambrichs, est publié aux éditions Gallimard.  
Thomas Bernhard est représenté en France par L'Arche éditeur – agent théâtral.

# Extinction

Thomas Bernhard est mort le 12 février 1989.

En 1986, il publie *Auslöschung*. C'est son dernier roman et le plus gros livre qu'il ait jamais écrit. Magistralement traduit par Gilberte Lambrichs, *Extinction* paraît trois ans plus tard en français. Dans *Extinction*, sous titré « Un effondrement », Thomas Bernhard pousse son projet d'« anti-autobiographie » jusqu'à ses ultimes conséquences : l'extinction du sujet qui écrit, offrant ainsi en miroir et à l'autre bout du siècle une sorte d'écho assombri de l'entreprise proustienne.

*Extinction* est aussi le livre le plus politique de Thomas Bernhard, qui règle avec une insolente liberté ses comptes avec l'Autriche.

Le narrateur, Franz-Josef Murau, brebis galeuse de la famille, a fui l'atmosphère confinée et malsaine, l'esprit étriqué, les traditions et le passé délétère de Wolfsegg (qu'on pourrait traduire par « le coin au loup »), un grand domaine dans les pré-Alpes autrichiennes, se bâtissant un refuge dans la lumière romaine. Mais un drame, la mort de ses parents et de son frère dans un accident de voiture, le force à revenir à l'origine, à se faire héritier de Wolfsegg pour mieux en liquider et en éteindre la marque détestée.

Serge Merlin, qui est depuis longtemps comme chez lui dans la demeure bernhardienne, funambule des chemins caillouteux et de l'oxygène raréfié et coupant de l'écrivain autrichien, relève le défi de dire ce texte énorme – ramené ici à quatre-vingts minutes –, où Bernhard aura porté son « art de l'exagération » à ses plus extrêmes confins.

Jean Torrent

Jean Torrent est traducteur. Il a travaillé par ailleurs comme conseiller littéraire à l'Odéon-Théâtre de l'Europe et au département Fiction de France Culture.

## « L'art de l'exagération »

« Si nous n'avions pas notre art de l'exagération, lui avais-je répondu, nous serions condamnés à une vie atrocement ennuyeuse, à une existence qui ne vaudrait même pas la peine qu'on existe.

Et j'ai poussé mon art de l'exagération jusqu'à d'incroyables sommets. J'ai cultivé à tel point mon art de l'exagération que je puis me dire sans hésiter le plus grand artiste de l'exagération que je connaisse. Je n'en connais pas d'autre, Gambetti. Si l'on me demandait un jour tout de go ce que je suis vraiment au fond de moi-même, je ne pourrais répondre que le plus grand artiste de l'exagération que je connaisse.

L'art d'exagérer est à mon sens l'art de surmonter l'existence. Plus je vieillis, Gambetti, plus je me réfugie dans mon art de l'exagération.

Seule l'exagération rend les choses vivantes, même le risque d'être déclaré fou ne nous gêne plus quand on a pris de l'âge. Le plus grand bonheur que je connaisse, Gambetti, c'est celui du vieux fou qui peut se livrer à sa folie en toute indépendance. Si nous en avons la possibilité, nous devrions nous proclamer vieux fou à quarante ans au plus tard et tenter de pousser à l'extrême notre folie.

Là-dessus, Gambetti avait de nouveau éclaté de son rire gambettien et m'avait contaminé de son rire gambettien, si bien que nous avons ri, cet après-midi-là sur le Pincio, comme nous n'avions jamais ri auparavant. »

Thomas Bernhard  
*Extinction*

# Genèse de la lecture d'Extinction

« J'ai cultivé à un tel point mon art de l'exagération que je puis me dire sans hésiter le plus grand artiste de l'exagération que je connaisse ».

Cette phrase écrite par Thomas Bernhard dans *Extinction*, prononcée par Franz-Josef Murau dans le livre, bientôt proférée par Serge Merlin sur le plateau du Théâtre de la Madeleine, cette phrase donc, nous pouvons la lire comme un autoportrait de l'artiste, qu'il s'agisse de l'écrivain ou de l'interprète. Car c'est là que se situe le mystère de cette lecture qui a déjà eu lieu une unique fois sur le plateau du Théâtre National de la Colline : ce moment où l'auteur et l'acteur se confondent, où ils ne font plus qu'un, ce moment où Thomas Bernhard parle à travers Serge Merlin, et peut-être aussi le contraire, Serge Merlin lui-même parlant à travers les mots de Thomas Bernhard. Tous deux sont les plus grands artistes de l'exagération, un art qu'ils ont cultivé chacun à leur manière, de façon exceptionnelle.

Serge Merlin portait en lui, depuis très longtemps le désir de dire, de jouer *Extinction*, le dernier livre de Thomas Bernhard, peut être le plus grand, le plus réussi. C'est la radio qui lui a offert pour la première fois la possibilité d'incarner ce texte. C'était le 6 avril 2009, France Culture et le Théâtre National de la Colline s'étaient associés pour présenter en public un enregistrement d'*Extinction*.

Sur un plateau presque nu\*, nous avons proposé à Serge de lire le texte adapté par Jean Torrent, assis à une table sombre dans un espace cerné par trois projecteurs sur pied. Un peu plus loin, à cour, toujours sur le plateau, était installée entre quatre autres projecteurs l'équipe technique de la radio. Ainsi l'acteur était-il pris dans un espace reconstituant plus ou moins un studio de photographie, de cinéma ou de radio. Serge Merlin entrait sur le plateau et s'asseyait à cette grande table brune, où son texte était posé. L'homme qui commençait alors à élever la voix à travers lui s'appelait Franz-Josef Murau. Il était écrivain, vivait à Rome et venait d'apprendre par un télégramme la mort de ses parents et de son frère : « Parents et Johannes morts dans un accident. Caecilia, Amalia ».

Serge Merlin lit le récit de Franz-Josef Murau, né en 1934 à Wolfsegg, mort à Rome en 1983, et ce récit est écrit par Thomas Bernhard. C'est le dernier de l'écrivain, qui lui-même mourra en 1989. L'interprète va devoir proférer – car de quoi d'autre s'agit-il ? – un immense monologue obsessionnel, puissant, contradictoire, souvent hilarant et, à la fin, bouleversant. Le récit devient un travail de libération intérieure et de consentement à la disparition : « Je suis en train de décomposer et de désagréger Wolfsegg et les miens, de les anéantir, de les éteindre, et en même temps je me décompose moi-même, je me désagrége, je m'anéantis, je m'éteins. En réalité, je ne fais rien d'autre que me désagréger et m'éteindre, lorsque je me réveille le matin, ma première pensée est de faire cela, de travailler résolument à ma désintégration et à mon extinction ».

C'est tout l'enjeu de cette lecture par Serge Merlin et de l'adaptation de Jean Torrent : donner à entendre ce récit, cette extinction, cet effondrement, en quatre-vingts minutes, sans jamais renoncer au rire, au sarcasme, à la colère et dans une seule voix. Serge Merlin, avec une très grande précision vocale, avance et creuse dans la mémoire de l'écrivain, dans la mémoire de l'Autriche. Des personnages surgissent de cette mémoire, comme l'oncle Georg, les soeurs, les parents et enfin les SS-Obersturmbannführer, décorés de l'ordre du sang. Des lieux apparaissent : la piazza Minerva à Rome, Wolfsegg, le domaine familial en Autriche et enfin la Villa des enfants, souillée par la présence des amis « nationaux-socialistes » des parents pendant la guerre.

Pour cette première lecture, nous avons fabriqué ce que nous appelions des « cartes postales » en voix off, comme des moments où Thomas Bernhard écouterait Franz-Josef Murau décrire Wolfsegg, le raffinement de l'oncle Georg, la cocasserie de l'accident des parents, la triste désolation de la Villa des enfants. Construites avec la voix de Serge Merlin, avec des sons et des « airs viennois », puis diffusées dans le théâtre, ces cartes postales sonores, qui ridiculisent l'Autriche et son soleil « national-socialiste-catholique » fabriquaient des images mentales qui rythmaient la lecture de l'acteur et s'entendaient comme la mémoire de Franz-Josef Murau. Radio et théâtre s'entremêlaient.

Un an après cette lecture enregistrée pour France Culture, le Théâtre de la Madeleine offre à Serge Merlin la possibilité de réaliser complètement son rêve de dire *Extinction*, d'aller à la rencontre du public avec ce très grand texte et de servir encore et toujours la langue de Thomas Bernhard. Serge Merlin a souhaité retrouver, pour cette série de lectures, l'ensemble du dispositif – lumières et sons –, que nous avons imaginé pour la lecture radiophonique. C'est donc ainsi, en les réorganisant autour de lui, pour en accentuer la part théâtrale et en reprenant le dialogue là où nous l'avions laissé, il y a un an, que nous l'accompagnons aujourd'hui sur le mode de la complicité amicale.

Alain Françon et Blandine Masson

\* Il s'agissait du décor du deuxième acte de *La Cerisaie* de Tchekhov dans la mise en scène d'Alain Françon.

# Serge Merlin, Thomas Bernhard et Extinction

Samuel Beckett et Thomas Bernhard sont « les plus grands » selon Serge Merlin et il a traversé les oeuvres de ces deux génies de la littérature. Seulement Serge Merlin avait prévenu Beckett : « Je ne peux pas faire autrement que de vous trahir. » En effet son Dépeupleur ne fut jamais conforme à la position beckettienne concernant la manière de dire. Pour Thomas Bernhard, nul risque de trahison, car l'on pourrait parler d'un accord parfait pour nommer le lien qui unit l'acteur à l'écrivain.

Serge Merlin a joué plusieurs pièces de Thomas Bernhard. Ce fut d'abord *Le Réformateur*, une pièce qu'il proposa lui-même au metteur en scène André Engel. Puis *Simplement compliqué*, mis en scène par Jacques Rosner, *La force de l'habitude*, encore avec Engel, *Le neveu de Wittgenstein* mis en scène par Bernard Levy et enfin *Minetti*, représenté au Théâtre de l'Athénée à l'automne 2009, dans une mise en scène de Gérold Schumann.

De *Minetti*, Serge Merlin nous dira qu'il s'agit du plus grand rôle qu'il ait joué. Un rôle plus grand que celui du *Roi Lear*. Car *Minetti* incarne entièrement le mystère de l'acteur : « La pièce entière doit se jouer dans le rôle parce que le rôle est la pièce ».

Et puis ... il y avait *Extinction*, le chef-d'oeuvre que l'acteur se devait de rencontrer un jour : « Je ne voudrais pas mourir sans avoir prononcé *Extinction* », disait-il à Jean-Pierre Thibaudat dans un entretien pour la radio. « *Extinction* est souverain, c'est un endroit de la parole définitive, il y a dans ce livre tout Thomas Bernhard et possiblement Thomas Bernhard réconcilié. Il est toujours sauvage, toujours bernhardien, mais sa philosophie baisse les armes devant la beauté. Il est les bras ballants il se laisse aller à la vie. »

Dire *Extinction*, était une nécessité absolue pour Serge Merlin. Comme il y va d'une nécessité pour nous d'entendre ce texte, ultime, testamentaire de Thomas Bernhard.

À partir d'un événement « dramatique » et dramaturgique entièrement contenu dans l'irruption d'un télégramme – « Parents et frère morts dans un accident » –, Thomas Bernhard entreprend contre lui-même et dans le peu de souffle qui lui reste un récit monumental qui détruit tout, remue le passé et le présent, décrit impitoyablement l'Autriche mais aussi notre monde contemporain : « Je dois faire le récit de tout ce qui ne me laisse pas l'esprit en paix concernant Wolfsegg », et ce « tout », c'est cette destruction de la pensée telle qu'elle est incarnée par l'esprit mercantile et hostile de la mère et du père, accompagné de leur haine de l'art et de la culture – « Tu vas à la bibliothèque pour y cultiver tes pensées aberrantes » –, leur haine de la vie, des fenêtres ouvertes et leur complaisance absolue vis à vis du nazisme. Ce qu'il faut entendre dans *Extinction*, et ce qui effraie, c'est l'hystérie nationale-socialiste de la mère, la lâcheté du père qui répète longtemps encore après la guerre « Heil Hitler », vêtu de sa culotte de golf en peau « indestructible » et qui s'adonne à une insupportable « comédie du travail ».

Tout au long de cette lecture d'*Extinction*, Thomas Bernhard – ou Franz-Josef Murau ou Serge Merlin – ne cesse d'ouvrir les fenêtres, essayant vainement de faire entrer de « l'air frais ». L'acteur nous fait accéder à la monstruosité, celle qui pèse d'une façon si destructrice sur l'écrivain : durant une brève période les anciens nazis ont vécu dans la clandestinité, même s'ils recevaient de confortables pensions de la part de l'état autrichien ; mais depuis cette clandestinité, ils sont restés étroitement en contact avec « ceux » de Wolfsegg. L'enterrement auquel doit se rendre le narrateur va alors devenir la scène publique de la réapparition des Gauleiters, des SS Obersturmbannführer... : « Ils vont se servir de ces funérailles pour reparaître en public ».

Ainsi la mémoire et l'enfance seront à jamais saccagées, et s'ouvriront définitivement sur un vide béant. Nous éprouvons que la « chère Villa des enfants », a été souillée par les drapeaux nazis, et Wolfsegg, ce lieu si beau, si aéré, est hélas devenu avant, pendant et après la guerre, le bastion du national socialisme et du catholicisme : « L'homme autrichien est entièrement national-socialiste-catholique ».

C'est cela que ne cesse de redécouvrir Franz-Josef Murau tout au long de sa longue introspection. La croix gammée a détruit la croix du Christ et c'est à Weimar, capitale intellectuelle de l'Allemagne, que les premiers discours de Hitler ont été prononcés. L'art et la culture ont été profanés, y compris à l'intérieur de soi : « Nous enseignons la littérature allemande, la poésie allemande, mais nous ne sommes aujourd'hui qu'un membre de cette racaille de Wolfsegg ».

Finalement, dans un acte de réconciliation avec lui-même, Thomas Bernhard (ou Franz-Josef Murau) referme cette *Extinction* sur le legs absolu de Wolfsegg à la communauté israélite de Vienne.

Rompre et se délivrer en offrant, se déposséder, réparer, et mourir, voilà le trajet exemplaire de ce texte : « Mon récit n'est rien d'autre qu'une extinction, car j'éteins effectivement tout dans ce récit, tout ce que je mettrai par écrit dans ce récit sera éteint, toute ma famille sera éteinte, son temps y sera éteint ».

C'est ce récit ou plutôt cette entreprise intellectuelle, morale et politique que Serge Merlin a voulu incarner. C'est cette destruction sauvage de l'esprit, alliée aussi à une foi tout aussi sauvage en l'homme, qu'il souhaite nous transmettre et qu'il s'apprête à prononcer chaque soir sur le plateau du Théâtre de la Madeleine.

Blandine Masson et Alain Françon, 2010

# Thomas Bernhard, Dramaturge et romancier

Thomas Bernhard naît en 1931 et meurt en 1989. Il est reconnu dès les années soixante, après la parution de son roman *Gel*, comme l'écrivain autrichien le plus important de sa génération et l'un des plus grands écrivains de langue allemande. Il a fait des études de musique au Mozarteum de Salzburg avant de devenir chroniqueur judiciaire. Bien que marqué très tôt et tout au long de sa vie par la maladie, Bernhard est un auteur prolifique traduit en plus de 40 langues. En 1970, il reçoit le Prix Georg Büchner, la plus importante récompense littéraire d'Allemagne. L'écriture musicale de Bernhard est celle d'un styliste virtuose et son oeuvre, tout entière dominée par une « dynamique du désastre » allie une infatigable révolte à une jubilation de l'écriture.

## Repères biographiques

**9 février 1931** Naissance à Heerlen (Pays-Bas). Thomas Bernhard est le fils naturel de Herta Bernhard, fille de l'écrivain Johannes Freumbichler .

**1931-1935** Après son retour en Autriche, il vit à Vienne avec sa mère et ses grands-parents maternels. Le grand-père est la figure modèle, et bien-aimée, de sa vie et de son oeuvre.

**1937** Après des années d'échec, Johannes Freumbichler publie, avec succès, *Philomena Ellenhub*, roman régional salzbourgeois. Le livre obtient le Prix National autrichien de la littérature.

**1938** La famille s'installe à Traunstein (Bavière). Du mariage de la mère de Bernhard avec Emil Fabjan naissent deux enfants, Peter (né en 1938) et Susanne (née en 1940).

**1942** Fréquente une maison d'éducation nationale-socialiste à Saalfeld (Thuringe).

**1943** À partir de l'automne, internat à Salzburg. Son grand-père lui fait prendre des cours de violon et de chant.

**1949** Mort de son grand-père. Fait la connaissance d'Hedwig Stavianicek, Viennoise de 35 ans son aînée qui sera sa « compagne de vie » (« Lebensmensch ») jusqu'à sa mort en 1984.

**1950** Décès de sa mère.

**1952-55** Pigiste au journal de Salzburg *Demokratischen Volksblatt*, chroniqueur judiciaire, critique littéraire, de théâtre et de cinéma.

**1955-57** Étudie le chant, la mise en scène et l'art dramatique au Mozarteum de Salzburg.

**1958** Publie deux recueils de poèmes : **In hora mortis** et **Unter dem Eisen des Mondes** (Sous le fer de la lune).

**1960** Mises en scène de courtes pièces de théâtre à Maria Saal (Carinthie).

**1963** Premier succès littéraire avec la publication de son roman **Gel**.

**1967** Publication de **Perturbation**.

**1968** Prix de l'État autrichien (scandale à la suite du discours du récipiendaire).

**1970** Prix Georg Büchner de l'Académie allemande pour la langue et la poésie ; premier succès au théâtre avec **Une fête pour Boris**.

**1972** Première coopération avec le Festival de Salzburg avec **L'ignorant et le fou** ; quatre autres pièces seront créées dans le cadre de ce festival : **La force de l'habitude** (1974), **Au but** (1981), **Le faiseur de théâtre** (1984), **Déjeuner chez Wittgenstein** (1985).

**1975** Scandale à la suite de la publication de **L'origine** (premier volume de l'autobiographie). Publication de **Corrections**, **Le Président**.

**1984** Scandale à la suite de la publication de **Des arbres à abattre** (le roman est interdit de vente par suite d'une décision de justice favorable à Gerhard Lampersberg, qui s'est reconnu dans le personnage d'Auersberger).

**1985** Publication de **Maîtres anciens**. Représentation du **Faiseur de théâtre** au Festival de Salzburg.

**1986** **Simplement compliqué**, **Extinction**.

**1988** Création au Burgtheater de **Place des Héros**. La pièce provoque une bataille politique mais remporte un succès auprès du public et des critiques. Prix Médicis.

**1989** Mort de l'écrivain à la suite d'une longue maladie le 12 février à Gmunden (Haute-Autriche).

# Serge Merlin

Au théâtre il joue dans **Minetti** de Thomas Bernhard, Msc. Gérold Schumann – Théâtre de l'Athénée-Louis Juvet - 2009, **La divine comédie** de Dante, conception Valérie Dréville - 2008, **Le neveu de Wittgenstein** de Thomas Bernhard, Msc. Bernard Lévy - Théâtre National de Chaillot - 2007, **Dans la solitude des champs de coton** de Bernard-Marie Koltès, Msc. Frank Hoffmann – Théâtre National du Luxembourg - 2002, **Le dépeupleur** de Samuel Beckett - Ateliers Berthier - 2003, **Lorenzaccio** d'Alfred de Musset, Msc. Anne-Cécile Moser - 2003, **Le Réformateur** de Thomas Bernhard, Msc. André Engel - Théâtre des Abbesses - 2000, **En attendant Godot** de Samuel Beckett, Msc. Luc Bondy – Odéon-Théâtre de l'Europe - 1999, **Woyzeck** de Georg Büchner, Msc. André Engel - Théâtre de Gennevilliers - 1998, **Lulu** de Frank Wedekind, Msc. Hans Peter Cloos – Théâtre National de Chaillot - 1998, **La force de l'habitude** de Thomas Bernhard, Msc. André Engel – MC 93 de Bobigny - 1997, **Simplement compliqué** de Thomas Bernhard, Msc. Jacques Rosner - Sorano - Théâtre National de Toulouse Midi-Pyrénées, Festival d'Avignon - 1996, **Le réformateur**, de Thomas Bernhard, Msc. André Engel - Maison de la Culture de Bobigny - 1991, (Prix de la Critique pour l'Acteur 1991), **La Mission** de Heiner Müller, Msc. Mathias Langhoff - Théâtre de la Ville - 1990, **Heidegger** de Michel Deutsch, Msc. Michel Deutsch et Philippe Lacoue-Labarthe – Théâtre National de la Colline - 1989, **Au perroquet vert** d'Arthur Schnitzler, Msc. Matthias Langhoff - 1989, **La forêt** d'Ostrowsky et Bernard Sobel, Msc. Bernard Sobel, avec M. Marquis - Théâtre de Gennevilliers - 1989, **Le Baladin du monde occidental** de John Millington Synge, Msc. André Engel - 1988, **Sit venia verbo** de Michel Deutsch et Philippe Lacoue-Labarthe, Msc. Michel Deutsch - Maison de la Culture de Grenoble, Théâtre National de la Colline - 1988, **Si de la-bás si loin** collage de textes de Beckett, Lorca et Hölderlin et O'Neill, Msc. Matthias Langhoff, avec Denis Lavant – MC93 Bobigny - 1987, **La dernière bande** de Samuel Beckett, Msc. Mathias Langhoff - 1987, **Le roi Lear** de William Shakespeare, Msc. Matthias Langhoff - T.N.S, MC93 Bobigny - 1985, **Le Prince De Hombourg** de Heinrich Von Kleist, Msc. Manfred Karge, Matthias Langhoff - TNP Villeurbanne, Festival d'Avignon - 1984, **Les paravents** de Jean Genet, Msc. Patrice Chéreau - Nanterre Théâtre des Amandiers - 1983, **Le dépeupleur** de Samuel Beckett - Festival Off d'Avignon, Théâtre J.L. Barrault - M. Renaud - 1975, **Le marathon** de Claude Confortès, Msc. Claude Confortès - Théâtre de la Commune d'Aubervilliers - 1972, **Les possédés** de Dostoïevski adapté et mis en scène par Albert Camus - Théâtre de la Fenice, Biennale de Venise - 1963, **Le pélican** d'August Strindberg - Théâtre de poche Montparnasse - 1960, **Le christ recrucifié** de Nicos Kazantzakis, Msc. Marcelle Tassencourt – Théâtre de l'Odéon - 1958, **La puissance et la gloire** de Graham Greene, Msc. André Clavé - Théâtre de l' Oeuvre - 1956, **L'école Des Femmes** de Molière, avec Geneviève Page - Studio des Champs Elysées - 1954, **Hamlet** de William Shakespeare, - Studio des Champs Elysées - 1954, **La célestine** de Fernando de Rojas - Studio de Champs Elysées - 1954, **Christophe Colomb** de Paul Claudel - Compagnie J.L. Barrault - 1952, **Faust** de Christopher Marlowe, Msc. Jean-Louis Andrieux - Théâtre Edouard VII - 1951.

Au cinéma il tourne dans

**Les intermittences du coeur** Réal. Fabio Carpi - 2002, **Le fabuleux destin d'Amélie Poulain** Réal. Jean-Pierre Jeunet, avec Audrey Tautou - 2001, **De l'histoire ancienne** Réal. Orso Miret - 2000, **Marie baie des anges** Réal. Manuel Pradal - 1997, **Le journal d'un séducteur** Réal. Danièle Dubroux - 1996, **La Cité Des Enfants Perdus** Réal. Jean-Pierre Jeunet - 1995, **Montana blues** Réal. Jean-Pierre Bisson - 1994, **Coma** Réal. Denys Granier-Deferre - 1993, **Nous deux** Réal. Henri Graziani - 1992, **Le brasier** Réal. Eric Barbier - 1991, **Le journal d'un poète juif assassiné** Réal. Franck Cassenti - 1988, **Un amour en allemagne** Réal. Andrzej Wajda - 1983, **Apollinaire** Réal. Franck Cassenti - 1982, **Danton** Réal. Andrzej Wajda - 1980, **Tusk** Réal. Alejandro Jordowski - 1978, **L'avant Dernier Jugement** Réal. F. Grunwasky (En Hongrie) - 1975, **Samson** Réal. Andrzej Wajda, Biennale de Venise - 1961.



# Alain Françon

Alain Françon a créé la compagnie Le Théâtre Éclaté en 1971 à Annecy.

De 1971 à 1989, il a monté entre autres Marivaux et Sade, Ibsen et Strindberg, et O'Neill **Long voyage vers la nuit**, dont il a monté à la Comédie Française une nouvelle version traduite par Françoise Morvan intitulée **Le Long voyage du jour à la nuit**, Horváth et Brecht.

Il a créé de nombreux auteurs contemporains, de Michel Vinaver **Les Travaux et les jours**, **Les Voisins**, à Enzo Cormann **Noises**, **Palais Mascotte** et Marie Redonnet **Tir et Lir**, qui a été présenté à la Colline en 1988, **Mobie Diq**.

Il a également adapté pour la scène des textes d'Herculine Barbin **Mes souvenirs** et de William Faulkner **Je songe au vieux soleil**.

En 1989, Alain Françon prend la direction du Centre Dramatique National de Lyon - Théâtre du Huitième. Il y monte notamment **La Dame de chez Maxim**, **Hedda Gabler**, **Britannicus**.

De 1992 à 1996, il est directeur du Centre Dramatique National de Savoie (Annecy-Chambéry), où il met en scène **La Remise** de Roger Planchon (1993), **La Compagnie des hommes** (1992) et **Pièces de guerre** (1994) d'Edward Bond, **Cellelà** (1995) de Daniel Danis et **La Mouette** de Tchekhov (1995).

Pour le cinquantième Festival d'Avignon, Alain Françon présente dans la Cour d'Honneur **Edouard II** de Marlowe, qui a été repris au Théâtre National de l'Odéon.

Le 12 novembre 1996 il a été nommé Directeur du Théâtre National de la Colline.

Alain Françon a quitté ses fonctions de directeur du Théâtre National de la Colline en janvier 2010. Il crée une compagnie qui se nomme Théâtre des nuages de neige à Paris, et met en scène **Les Trois soeurs** de Tchekhov à la Comédie Française (mai 2011).

# Blandine Masson

Blandine Masson commence à travailler pour France Culture en 1988. Productrice d'émissions documentaires, en particulier sur la littérature et le théâtre, elle partage sa vie entre la radio et l'édition jusqu'en 1996.

En 1989, elle crée avec Michel Simonot la revue **Les Cahiers du renard**, revue consacrée aux conditions de la création artistique (danse et théâtre) publiée par l'ANFIAC.

En 1990, elle publie avec André Dimanche et Antoine Raybaud **Les Carnets d'Henri-Pierre Roché** et **Le Journal d'Helen**, d'Helen Hessel.

À l'initiative d'Alain Trutat, conseiller de programmes pour la fiction, elle adapte ces deux livres pour la radio, sous la forme d'un feuilleton, **Jules, Jim et Kathe, un pur amour à trois**, réalisé par Jacques Taroni et diffusé sur France Culture en 1990.

À la même époque, elle suit régulièrement pour la radio les actions de l'Académie expérimentale des théâtres, créée et dirigée par Michèle Kokosowski.

En 1995, elle commence à réaliser des fictions pour France Culture, mettant en ondes des oeuvres littéraires, comme celles de Ingeborg Bachman, Pier Paolo Pasolini, Claude Louis-Combet, Olivier Rolin, Maryline Desbiolles (etc), mais aussi des oeuvres théâtrales contemporaines, comme celles de Samuel Beckett, Michel Deutsch, Fabrice Melquiot, Biljana Srbljanovic, Jon Fosse, Hubert Colas, Enzo Cormann... Deux acteurs l'ont particulièrement accompagnée au début de ces années de réalisation radiophonique : Pierre Clémenti et Hugues Quester.

En 1999, elle entame un compagnonnage radiophonique avec Alain Françon, dans le cadre de partenariats initiés par France Culture avec le Théâtre National de la Colline. Ensemble ils réalisent des cycles consacrés à des dramaturges du XXème siècle.

En 2004, elle devient Conseiller de programmes pour la fiction sur France Culture, répondant à l'invitation de Laure Adler. Elle assume cette responsabilité depuis cette date, sous la direction de David Kessler puis de Bruno Patino. Elle a réalisé, en 2007, **Quartett**, avec Jeanne Moreau et Sami Frey, une production de France Culture avec le festival d'Avignon, en direct de la Cour d'Honneur du Palais des Papes.

## **Serge Merlin - Thomas Bernhard : quel duo !**

**Le comédien interprète au Théâtre de la Madeleine « Extinction », de l'écrivain autrichien**

Les aventures exceptionnelles, au théâtre, ne sont pas forcément celles qui font le plus de bruit. Ainsi en va-t-il du chemin que parcourt le comédien Serge Merlin, depuis vingt ans, en compagnie du grand écrivain autrichien Thomas Bernhard (1931-1989) : un couple acteur-auteur aussi rare, aussi magique, que celui d'Alain Cuny avec Claudel, ou de David Warrilow avec Samuel Beckett.

Depuis vingt ans, donc, Serge Merlin a joué nombre de pièces de Bernhard. Récemment encore, à l'automne 2009, il incarnait le rôle-titre dans *Minetti*, au Théâtre de l'Athénée, à Paris. Tout le menait à dire/jouer *Extinction*, qui n'est pas un texte de théâtre, mais l'énorme roman testamentaire de l'écrivain autrichien, et son chef-d'oeuvre, où se bouclent une vie et une oeuvre infatigablement dressées contre la bêtise et les compromissions de son pays.

Il faut courir toutes affaires cessantes au Théâtre de la Madeleine, pour voir ce stupéfiant voyage qui vous laisse, au terme d'une heure incandescente, dans l'impression on ne peut plus troublante d'avoir vu, entendu, Thomas Bernhard lui-même. Un Bernhard qui écrivait, dans *Minetti*, que l'acteur devait « arracher son masque à l'écrivain », et le mettre.

C'est exactement ce qu'accomplit Serge Merlin, qui, en chemise et pantalon noirs, s'assied à une table toute simple, qu'éclairent quatre projecteurs. Et là commence la cérémonie chamanique qui voit l'acteur s'enfoncer dans le mystère de la langue bernhardienne et la rendre avec une matérialité, une clarté inouïes.

Le monologue-fleuve de Bernhard, tel qu'il a été coupé et adapté avec une belle rigueur par Jean Torrent pour arriver à une durée raisonnable, conserve toute sa substance. Le narrateur, Franz-Josef Murnau, qui doit évidemment beaucoup à l'écrivain, a fui une famille dont il est la brebis galeuse pour se réfugier à Rome.

Mais l'annonce de la mort de ses parents et de son frère dans un accident de voiture le force à revenir vers cette famille, et vers le grand domaine des Préalpes autrichiennes, Wolfsegg (« le coin du loup »), qui incarne pour lui toute l'horreur qu'il a fuie : l'esprit étriqué et mercantile, la haine de l'art et de la pensée, la complaisance vis-à-vis du nazisme, bien des années encore après la guerre.

### **Tempêtes et accalmies**

C'est ce théâtre de la mémoire - mémoire familiale, mémoire d'un pays que ses valeurs d'ordre et de travail ont conduit à accepter l'innommable -, animé par Bernhard avec sa lucidité féroce et irrésistiblement drôle, que Serge Merlin habite et fait vivre dans toute sa puissance avec ses instruments d'acteur : ses bras, son visage et sa voix.

Ces bras qui, levés vers le ciel ou tendus vers la salle, semblent prendre les mots à bras-le-corps, cette voix qui est tantôt chant, tantôt profération terrible, et vous embarque sur la houle de ses tempêtes et de ses accalmies, ce visage qui par une transmutation étrange est à la fois celui aux joues creuses, au regard noir, de Serge Merlin, et celui de Thomas Bernhard, portent l'« art de l'exagération » de l'écrivain au plus haut. Et, tels, sont salués par le public avec la ferveur qu'il ne réserve qu'aux très grands.

Fabienne Darge, *Le Monde*, 22 mars 2010

## « Extinction » de vive voix

Lu par Serge Merlin, l'ultime et beau texte de l'autrichien Thomas Bernhard est mis en scène à Paris.

Qu'est-ce qu'un grand spectacle ? Un souvenir de l'enfance qu'on a eue, qu'on aurait pu avoir, creusé dans le chagrin d'être en solitude et la merveille de la peupler. C'est Extinction - rencontre d'un acteur, Serge Merlin, d'un texte, celui de Thomas Bernhard, de son adaptateur, Jean Torrent, et d'une radio, France Culture, qui organisa cette lecture en avril 2009.

**Ombres.** *Extinction* est le spectacle d'une voix qui naît, vit, meurt - toujours plus vieille, toujours plus jeune. Celui qui parle est l'écrivain « Franz Josef Murau, né en 1934 à Wolfsegg » (le « cœur du loup »), Haute-Autriche, mort un peu avant Bernhard - lui-même né en 1931 - et vivant depuis longtemps dans la maladie. Murau vit à Rome, loin de sa famille, des industriels autrichiens. Il est ami avec Maria, dont le modèle est la poétesse Ingeborg Bachmann, morte à Rome, brûlée dans son lit. Il apprend le décès, dans un accident de voiture, de ses parents et de son frère. Le voilà héritier. Que fait un héritier ? Il règle ses comptes. Il se souvient de son enfance à Wolfsegg, petit lecteur entouré de loups au passé nazi haïssant toute forme de vérité et de culture. Il se sculpte dans leurs ombres. Son état d'esprit est celui que Bernhard, dans l'Imitateur, donnait à Ingeborg Bachmann : « *Ceux qui croient au suicide de la poétesse répètent sur tous les tons qu'elle s'est brisée sur elle-même, alors qu'en réalité, elle ne s'est bien entendu brisée que sur le monde qui l'entourait et, au fond, sur l'odieuse bassesse de sa patrie qui, à l'étranger aussi, la persécutait pas à pas, comme tant d'autres.* »

*Extinction* est un gros roman, le dernier, l'un des plus beaux, le cœur gonflé de l'œuvre de l'écrivain autrichien. Il fut publié en 1986, trois ans avant sa mort. Jean Torrent en garde très peu, une heure de lecture, mais l'essentiel : regard pascalien sur le monde, regard furieux et comique sur l'amnésie autrichienne. C'est la conjugaison de ces regards qui provoquent, comme en chimie, la détonation propre au livre. Éliminant des personnages, des situations, des souvenirs, Torrent se concentre sur le tuf : la solitude d'un homme qui dit son fait au monde, sur le mode de « l'exagération ».

**Audible.** L'exagération, et de Serge Merlin. C'est un art difficile. Quand on chuchote, c'est plus bas. Quand on crie, c'est plus fort. Comment faire ça, trouver ce ton à bascule, sans faire de fausse note, tout en restant parfaitement audible ? Bernhard l'écrivait, Merlin le lit : nul comme lui ne sait faire dérailler la voix dans les talus, tantôt burlesques et tantôt chevrotants, de sa propre vérité. Tantôt il hurle, tantôt il souffle, à la limite du silence, simplement porté par l'haleine et l'articulation. C'est de l'hallucination murmurée : des marionnettes géantes qui ne seraient plus que des voix. Blandine Masson et Alain Françon l'ont compris : certains passages ne sont pas dits par Merlin en direct, mais sous forme d'enregistrement. L'acteur, assis, se fonde alors dans la pénombre, et c'est déjà son mort qui parle. Puis il rejaillit sur scène, recroquevillé sur son texte, noué à lui, et c'est un revenant bien vif, que résume un mot de Pascal : « *Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.* »

Philippe Lançon, Libération, 28 mai 2010

**PROCHAIN SPECTACLE**



# **LE GARÇON SORT DE L'OMBRE**

de **REGIS DE MARTRIN-DONOS**

**CRÉATION**

mise en scène **JEAN-MARIE BESSET**

**du 27 octobre au 4 novembre 2011**  
**Théâtre de Grammont**

Contacts presse

**Claudine Arignon**

04 67 99 25 11 - 06 76 48 36 40

Florian Bosc

04 67 99 25 20

Fax : 04 67 99 25 28

[claudinearignon@theatre-13vents.com](mailto:claudinearignon@theatre-13vents.com)

[florianbosc@theatre-13vents.com](mailto:florianbosc@theatre-13vents.com)